

## Critique de *Je sors acheter des cigarettes* par Marie Theillard

Entre hallucinations, conflits avec sa soeur et tristesse maternelle, un jeune garçon, Jonathan, est perturbé. Comment peut-il mettre un visage sur son père absent ? Pour lui, ce manque sur lequel aucun membre de la famille ne communique, est une obsession de tous les instants.

Les premières images suggèrent déjà cette absence : hall d'immeuble tagué, et laissé à l'abandon. L'enfermement de Jonathan dans ce manque obsessionnel secret est bien rendu par de nombreux portraits surcadrés de l'enfant, et par des images récurrentes de pères fictifs, présents dans son jeu fétiche des Sept familles, ou cachés dans tous les recoins de la maison, comme le placard vitré de la salle de bains : les visages du père et du fils s'y superposent pour n'en former qu'un, distordu, belle métaphore du tourment de l'enfant.

Jonathan, qui a compris inconsciemment le drame familial, traduit le titre "*Je sors acheter des cigarettes*" en commentant ironiquement un film où un homme quitte sa famille : mise en abîme de sa propre histoire. Sa soeur, abandonnée par son petit ami, est victime, elle aussi, de cette lâcheté. En partant, ce dernier laisse tomber son paquet de cigarettes, symbole réitéré de la lâcheté masculine. C'est comme si l'histoire se répétait.

Finalement, Jonathan découvre un portrait véritable de son père ; l'émotion est soulignée par le "Stabat mater" de Pergolèse : le fils va pouvoir faire son deuil, et ses visions disparaissent. Cette libération est symbolisée par l'image finale : une fenêtre ouverte où volète légèrement un rideau.

A travers ce court métrage, original et sensible, on peut mieux comprendre la difficulté de se construire sans connaître son père.